

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

A. DE FOVILLE

Homo medius

Journal de la société statistique de Paris, tome 48 (1907), p. 321-330

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1907__48_321_0

© Société de statistique de Paris, 1907, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

II

HOMO MEDIUS ⁽¹⁾

MONSEIGNEUR,
MESDAMES, MESSIEURS,

L'homme dont je vais parler n'est pas une de ces figures originales qui, par l'étrangeté, s'imposent à l'attention. Loin de là : on chercherait en vain, dans une collection de passeports ou de permis de chasse, un signalement aussi banal que le sien : visage ovale, nez ordinaire, yeux gris, bouche quelconque... ; signes particuliers : néant ! La seule caractéristique de l'*Homo medius*, c'est de n'en avoir aucune puisqu'il représente, par essence, l'exacte moyenne des qualités et des défauts de l'espèce : taille moyenne, poids moyen, appétit moyen, santé moyenne,

(¹) La conférence, dont nous reproduisons ici le texte, a clos la session d'inauguration de la XI^e session de l'Institut international de statistique, qui s'est tenue à Copenhague du 26 au 31 août 1907. Son Altesse royale le prince Christian présidait cette séance.

intelligence moyenne, ce qui est peu ; moralité moyenne, ce qui n'est pas beaucoup. Tout cela ne constitue pas un ensemble très séduisant, ni même très réel. Avons-nous jamais, sur notre chemin, rencontré le vrai *Homo medius* ou la vraie *Femina media* ? Je me souviens pourtant d'avoir eu en main leurs portraits. Dans je ne sais quel canton suisse, un patient opérateur avait photographié, de face, tous les mariés, pendant plusieurs années de suite, et était arrivé, par voie de superposition, à fondre tous ces jeunes couples en un seul. Le résultat n'avait rien de savoureux : ni beauté, ni laideur ; pas d'expression et, comme de juste, aucune personnalité.

L'*Homo medius* des statisticiens est, nécessairement, aussi incolore que celui des photographes. Nous ne saurions toutefois lui refuser notre bienveillance, étant donnée son origine. On sait qu'il eut pour père Adolphe Quételet, l'auteur de la *Physique sociale*, à qui Bruxelles a élevé une statue. Or ce grand nom doit être ici doublement honoré, car — ainsi que nous le rappelait il y a deux ans S. A. le prince de Galles — c'est Quételet qui a été l'initiateur de ces congrès périodiques auxquels la statistique internationale a dû et devra ses progrès.

Que l'*Homo medius* nous soit venu de Belgique, il n'y aurait point à s'en étonner s'il était vrai que le Belge soit — comme l'écrivait naguère un sénateur belge dans une revue belge ⁽¹⁾ — « un être enclin à la moyenne mesure en toutes choses ». Et ce serait encore pour l'*Homo medius* une bonne note que de pouvoir se réclamer du peuple excellent, libéral et pacifique, vaillant et discipliné, qu'a toujours été le peuple belge. Mais, en fait, nos chers voisins sont moins *Homines medii* que ne le croit M. Edmond Picard.

Quételet n'a pas eu que de l'agrément de ce fils en qui il avait mis toutes ses complaisances. Les pères qui, comme lui, disent trop de bien de leurs enfants donnent aux autres l'envie d'en dire du mal. L'*Homo medius* se heurta aux mêmes préventions que son cousin d'Angleterre l'*Homo æconomicus*. Il fut critiqué, raillé, honni, plus que de raison. Je ne m'attarderai pas à reproduire ici les attaques, souvent spirituelles, quelquefois spécieuses, rarement probantes dont il a été l'objet. Mais, puisque par une singulière ironie des choses, cette personnification du juste milieu a été l'objet de jugements excessifs et contradictoires, il serait peut-être temps de reviser son procès : d'autant que le procès de l'homme moyen c'est le procès des moyennes en général et qu'il est peu de questions sur lesquelles la statistique ait autant d'intérêt à prendre parti.

D'une telle revision notre Institut serait le juge naturel et les réflexions qui vont suivre n'ont d'autre but que de soumettre respectueusement l'affaire à votre haute juridiction.

Quételet disait : « L'homme que je considère ici est dans la société l'analogue du centre de gravité dans les corps. Il est la moyenne autour de laquelle oscillent les éléments sociaux. Ce sera, si l'on veut, un être fictif pour qui toutes les choses se passeront conformément aux résultats moyens obtenus dans la société. »

Était-ce là, au siècle dernier, une conception nouvelle ? Le maître assurait que « la théorie des proportions moyennes était inconnue aux anciens et n'avait guère

(1) Voir, dans la *Revue Économique internationale* de novembre 1906, l'article de M. Edmond PICARD intitulé : « Essai d'une psychologie de la nation belge. » M. Paul Adam, dans une conférence faite à Ostende, montrait aussi dans la *pondération* la vertu belge par excellence.

été cultivée par les modernes ». Il se félicitait d'autant plus de l'avoir créée. Il attendait merveille de cette sorte d'étalon humain dont la science ferait état désormais pour apprécier à leur juste valeur les écarts ou même les anomalies dont les divers facteurs de notre individualité sont susceptibles. C'est ainsi, remarque-t-il, que procède le médecin dans ses diagnostics. Il regarde le patient ; il le palpe ; il l'ausculte ; il lui tâte le pouls ; il prend sa température ; il analyse ceci ou cela... Mais chacune de ces constatations ne vaut que par voie de comparaison avec l'invisible modèle que l'expérience a fabriqué en combinant des moyennes et dont le praticien exercé sait se faire suivre au chevet des malades.

Ce qui avait été pour Quételet une révélation et ce qui, pour ses disciples, est devenu une notion traditionnelle, c'est la tendance qu'ont beaucoup de variables, dans l'homme et hors de l'homme, à se grouper, à se serrer, pour ainsi dire, autour d'un point central qui semble les appeler à lui. La théorie des moyennes se relie par là au calcul des probabilités et Quételet, sans s'en douter peut-être, allait continuer Leibnitz et Bernouilli.

On sait que, sur une cible, les flèches, les balles ou les obus s'approchent au moins du but quand ils ne l'atteignent pas et qu'une règle mathématique préside à leurs déviations.

Eh bien, la nature, dans mainte circonstance, semble aussi avoir un but. Elle l'atteint ou elle le manque. Et ses approximations se répartissent, comme celles de ces tireurs dont les erreurs même obéissent à d'invariables lois.

Exemple. Mille conscrits viennent de passer sous la toise réglementaire. Si, sur le papier, on les classe, un à un, d'après leurs statures respectives, on reconnaît vite qu'il existe une taille plus usuelle que toutes les autres et, à mesure que l'on monte ou l'on descend vers ce chiffre-là, le nombre va croissant des hommes qui répondent à l'appel. Donnez à ce classement la forme graphique en prenant pour abscisses les tailles et pour ordonnées les nombres correspondants. Le diagramme affectera une forme régulière, avec un sommet arrondi et deux versants à peu près symétriques dont la descente, à droite et à gauche, sera lente d'abord, puis s'accélélera, puis se ralentira encore (figure 1) :

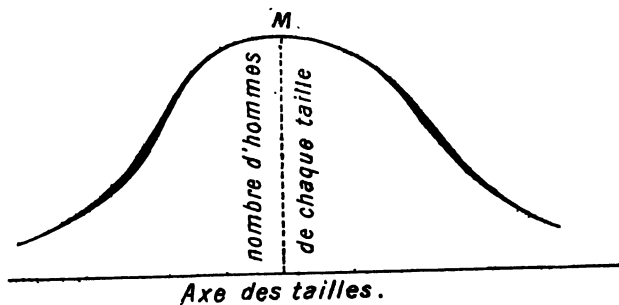


FIG.

$y = Y - \lambda^2 x^2$. C'est ce que les géomètres appellent la courbe de Gauss. C'est ce que Quételet appelait la ligne binomiale. C'est ce que les statisticiens français appellent, plus familièrement, le *chapeau de gendarme*.

Notre juste déférence pour la gendarmerie n'est pas seule à nous faire saluer cette courbe symbolique à laquelle semblent acquises les sympathies du créateur. L'allure en est moins simple que celle de l'ellipse ou de la parabole ; mais la souple eurythmie de ses flexions alternées nous montre comment peuvent se concilier ici-bas l'esprit d'autorité et l'esprit de tolérance. La nature ne souhaite pas l'uniformité, qui serait fastidieuse ; elle ne consent, toutefois, ni à l'incohérence ni même à la discontinuité. *Natura non facit saltum*. Un minimum, un maximum et, entre les deux limites, une moyenne, voilà ce qui constitue le cadre et l'axe directeur de beaucoup de phénomènes. La variable aurait pu être autorisée à se mouvoir à son gré entre les deux barrières qu'il lui est interdit de franchir. Mais non : c'est visiblement la région médiane qui l'attire et, quand elle n'arrive pas au lieu marqué, il faut au moins qu'elle en soit le plus près possible. Les grands écarts ne sont permis qu'à titre exceptionnel et c'est le cas de dire que l'exception confirme ou suppose la règle. Cette loi de centralisation, cette loi de *médiofréquence* — qu'on nous passe le néologisme — se retrouve dans beaucoup de milieux différents. Qu'il s'agisse des gains de la roulette à Monte-Carlo ou de la force musculaire de l'homme, qu'il s'agisse des quantités de pluie annuellement enregistrées par un observatoire ou de l'excédent des naissances masculines sur les naissances féminines ; qu'il s'agisse des notes données aux élèves d'un lycée ou de la durée de la gestation chez la femme, l'inégalité fatale des résultats successivement observés ne les empêche pas d'obéir à la voix mystérieuse qui leur assigne un point de ralliement. La variété dans l'unité, c'est ce qui fait, a-t-on dit, non seulement l'harmonie, mais même la beauté. Et, en y regardant bien, on peut trouver tout cela dans un chapeau de gendarme.

Quételet, qui était à la fois astronome et moraliste, calculateur et poète, sentit vivement la grandeur de ce qu'il appelait sa découverte et, à plusieurs reprises, il s'est plu à la célébrer. « Un peuple, dit-il, au dernier chapitre de son *Anthropométrie*, ne doit point être considéré comme un assemblage d'hommes n'ayant aucuns rapports entre eux. Il forme un ensemble, un corps des plus parfaits, composé d'éléments qui jouissent des propriétés les plus belles et les plus admirablement coordonnées. »

A la page suivante, l'auteur, renchérissant encore sur ce qu'il vient d'écrire, se fait gloire d'avoir résolu « le problème capital de la théorie de l'homme » et, dans une prose qu'on voudrait plus alerte et plus claire, il s'évertue à résumer la chose. Voici le passage textuellement reproduit : « L'homme est unique dans son espèce : autour d'une constante, ses variations ont lieu suivant la loi qui accuse cette unité et qui est une des lois les plus remarquables, je ne dirai pas pour l'homme, mais pour la nature en général. Quand l'unité se manifeste dans une espèce et que des écarts se montrent autour d'elle, les mesures diverses sont assujetties à une même loi mathématique qui se trouve fidèlement représentée par des valeurs dont le tout forme un vaste ensemble autour duquel les valeurs individuelles plus ou moins grandes se rassemblent... Cette loi remarquable a été entrevue par quelques philosophes, mais sans qu'ils fussent frappés par l'élégance et la généralité qu'elle comporte. »

Cette généralité, le tort de Quételet est de l'avoir exagérée. Il n'ignorait pas les exceptions auxquelles sa loi est sujette, mais il les négligeait ; et, comme il tenait à

mettre dans l'homme moyen tout l'homme, son système perdit en solidité ce qu'il voulait gagner en surface. Il existe ici-bas des moyennes de qualités très inégales et il s'en faut de beaucoup que la courbe binomiale soit le régulateur universel de la création. Le corps humain lui-même, champ d'exploration préféré du grand sociologue belge, a ses caprices aussi bien que ses habitudes. La *constante*, comme dit Quételet, varie avec les sexes et à plus forte raison avec les âges, mais aussi avec les races, les lieux, les temps... Dans certaines parties de notre territoire où les petits-fils des Francs et les petits-fils des Celtes vivent entremêlés, les tailles n'évoluent pas de la même façon pour les deux sangs et la courbe que je décrivais tout à l'heure porte alors, dans sa région supérieure, deux saillies voisines au lieu d'une seule.

Voilà une première dérogation à la formule simpliste dont Quételet inclinait à faire une loi générale. Il en est de plus graves. Ne voit-on pas le principe de médiofréquence faire place au principe contraire là où, dans la marche des phénomènes, des fluctuations rythmées et périodiques rappellent soit le balancement de la vague, soit l'oscillation du pendule ? Suivez des yeux un pendule en mouvement : la position verticale, qui est sa position moyenne, est celle où il reste le moins et c'est aux deux bouts de sa course qu'il s'attarde le plus et s'arrête même un instant. Pareillement la durée du jour, comptée du lever du soleil à son coucher, augmente ou diminue d'une manière assez rapide au moment des équinoxes et ne varie plus que très lentement aux solstices. Bien d'autres exemples pourraient venir s'ajouter à celui-là.

Il se rencontre notamment en matière démographique certaines moyennes dont les faits quotidiens semblent fuir le contact au lieu d'y aspirer. De toutes les moyennes qui nous concernent personnellement, je n'en sais guère de plus importante pour nous que l'âge moyen de la mort ; et les statisticiens mettent depuis longtemps tous leurs soins à le bien déterminer. Mais, contrairement à ce qu'on observerait s'il en était de nos existences comme de nos tailles ou de nos poids, la vie moyenne n'est pas la même chose que la vie probable ; et ni la vie probable ni la vie moyenne ne sont la vie normale, celle à laquelle la nature convie l'homme sain. En fait, l'âge moyen de la mort est un âge où l'on meurt peu et nos cimetières le savent bien. La mortalité humaine accuse deux maximums différents dont l'un précède de beaucoup l'âge moyen du décès — c'est la mortalité infantile — et dont l'autre le suit d'assez loin — c'est la mortalité sénile. Oui : cette « difficulté de vivre » dont se plaignait Fontenelle quasi centenaire sévit chez les nouveau-nés plus encore que chez les vieillards ; et la vie moyenne se fixe comme elle peut entre ces deux pôles mortuaires, résultant d'une simple association de chiffres divergents et ne correspondant nullement aux conditions ordinaires de notre destinée.

C'est ce que notre éminent vice-président M. le professeur Wilhelm Lexis faisait ressortir d'une manière concluante dans un mémoire déjà ancien ⁽¹⁾, qu'un heureux hasard a ramené récemment sous mes yeux. Il y distinguait judicieusement les *normales* des *moyennes* proprement dites et, en particulier, la *durée normale* de l'existence humaine de sa *durée moyenne*. L'homme moyen de Quételet n'a qu'une vie écourtée. Bien qu'il nous apparaisse sous les traits d'un adulte, sa carrière

(1) Voir les *Annales de démographie*, année 1878, page 481, et l'opuscule antérieur intitulé : *Theorie der Massenerscheinungen in der menschlichen Gesellschaft*.

se trouve réduite d'avance par ces légions de petits êtres que nous voyons mourir au berceau. L'homme normal de M. Lexis, l'homme-type, comme on pourrait le nommer, n'a pas à tenir compte, lui, de toutes ces non-valeurs, de tous ces faux départs. Il est né viable ; il sait son métier d'homme ; il vivra plus ou moins, mais il vivra assez pour survivre à son père, à sa mère ; et il ne descendra lui-même au tombeau que le soir venu et sa journée faite. Sans être très nette, la définition de l'homme normal, sous la plume de notre savant collègue, aboutissait à un nombre d'années assez précis, 72 ou 73, et venait ainsi fortifier l'antique sentence du psaume LXXXIX : « Le cours naturel de notre vie est de soixante-dix ans : les mieux constitués vont à quatre-vingts ⁽¹⁾. »

On n'a que trop souvent confondu l'homme normal avec l'homme moyen. L'autre jour encore (11 juillet 1907), au cours de la discussion du projet d'impôt sur le revenu dont est saisi le Parlement français, cette facile erreur a été commise par un de nos hommes d'État, financier expérimenté et orateur persuasif. Il critiquait à la tribune la méthode qui consiste, pour évaluer la richesse privée d'une nation, à multiplier l'annuité successorale par la survie moyenne des héritiers. En ligne directe, cette survie ressort à un tiers de siècle environ ; mais M. Jules Roche le contestait : « Ce doit être beaucoup moins que cela, déclarait-il, car, si de la vie moyenne des Français, soit 46 ans, on retranche 30 et quelques années, on tombe à 13 ou 14 ans ; et à qui fera-t-on croire que ce soit là, en moyenne, l'âge où les Français héritent ? » Je ne sais si la Chambre des députés a jugé l'objection pertinente. Pour des statisticiens comme vous, le quiproquo est manifeste. C'était ici la vie normale, la vie pleine qu'il fallait prendre pour point de départ et non la vie moyenne, abrégée comme elle l'est par la mortalité du premier âge ; car, de tous ces innocents que la mort reprend au lendemain de la naissance, il est clair qu'en matière successorale il faut faire totalement abstraction.

Aussi bien, ce n'est pas seulement en ce qui touche l'âge de la mort que l'*Homo medius* risque parfois de nous induire en erreur au lieu de nous éclairer. Combien de moyennes nous pourrions citer qui, arithmétiquement exactes, n'en sont pas moins vaines et décevantes, parce qu'elles confondent dans leur aveugle étreinte des données trop hétérogènes ou trop inégales.

Vous rappelez-vous l'honorable gentleman qui collectionnait des « vitesses », comme d'autres collectionnent des coquillages ou des timbres-poste ? Sa liste imprimée, qu'il avait l'obligeance de m'envoyer chaque année, toujours revue et toujours augmentée, commençait par la croissance des ongles et finissait par la propagation de la lumière. On trouvait la spécialité qu'il avait choisie un peu singulière ; mais ne l'eût-on pas cru fou s'il s'était avisé de faire la moyenne de ces infiniment petits et de ces infiniment grands ? Sans aller si loin, nous nous étonnerions de voir un géographe disserter sur l'altitude moyenne d'un pays comme la Suisse où les vallées profondes alternent avec les cimes vertigineuses. Toutes moyennes derrière lesquelles se cachent de violents contrastes manquent par cela même leur but et j'estime que le mieux est de n'en point user. Là où il n'y a ni continuité ni attraction mutuelle entre les unités diverses auxquelles on a affaire, l'idée de moyenne ne peut être introduite sans danger et — à de rares exceptions près, — nous ne songe-

(1) Verset 10 : « *Dies annorum nostrorum in ipsis septuaginta anni. Si autem in potentatibus, octoginta anni...* »

rions pas à défendre ces moyennes-là contre les esprits méfiants dont elles choquent la logique ou dont elles égaient l'ironie.

Sacrifions-les. Par contre, défendons courageusement contre leurs détracteurs les moyennes de bon aloi, celles qui sont dans la nature des choses et qui constituent, soit pour nos recherches, soit pour nos démonstrations, un instrument aussi légitime que nécessaire. Comme le faisait remarquer notre collègue M. Mandello dans sa communication de 1907 sur *l'Avenir de la statistique*, le cerveau humain n'est pas de force à dégager directement la signification collective d'une masse de chiffres juxtaposés et nous n'arrivons à bien interpréter nos propres enquêtes que par voie de condensation. Il suffit quelquefois de totaliser. D'ordinaire il y a avantage à diviser après avoir additionné. Aux mille unités inégales parmi lesquelles on risquait de se perdre se substitue alors un terme unique qui, répété mille fois, donnera le même total. Et pour peu que toutes ces unités soient comparables entre elles, nous pourrions souvent faire parler pour elles ce quotient qui en est précisément la moyenne arithmétique. Et à qui ne voudrait voir là qu'un expédient, un artifice de théoricien, nous prouverions vite que cette synthèse numérique fournit, au contraire, la solution pratique de la plupart des problèmes de la vie quotidienne. La probabilité est, dans bien des circonstances, notre unique guide, et — comme le remarque Quételet — « la considération des moyennes nous est si familière que nous l'employons, en quelque sorte, à notre insu ». Les organisateurs d'un banquet se préoccuperaient-ils du plus ou moins d'embonpoint ou du plus ou moins d'appétit de chaque convive? Non. Ils savent que, la compensation se faisant d'elle-même entre les gros et les maigres, entre les sobres et les affamés, tout ira bien si, pour l'espacement des couverts et pour la consistance du repas, on a pris mesure sur l'*Homo medius*. « La théorie des moyennes, dit encore l'auteur de la *Physique sociale* ⁽¹⁾, sert de base à toutes les sciences d'observation; mais elle est si simple et si naturelle qu'on n'apprécie pas assez le pas immense qu'elle a fait faire à l'esprit humain. Et nous ignorons à qui elle est due. C'est ainsi que toutes les grandes découvertes se sont établies sans qu'on en ait connu les inventeurs. »

La foi de Quételet dans les moyennes l'avait rendu extraordinairement ambitieux pour cet *Homo medius* dont il entendait faire l'arbitre, non seulement de la vie physique, mais de la vie économique, de la vie intellectuelle, de la vie littéraire, de la vie artistique des sociétés civilisées.

Son programme, à cet égard, est curieux à relire, à quarante années de distance, surtout quand on en rapproche certains documents de dates plus récentes.

Sans doute la mensuration et le classement de nos intelligences, si c'étaient choses possibles, l'emporteraient de beaucoup, comme intérêt, sur la mensuration et le classement de nos tailles et de nos poids. Il existe des degrés pour la puissance cérébrale des individus comme pour l'ampleur de leurs membres; et ici encore les inégalités existantes n'excluent pas une solidarité au moins relative; l'homme de génie et l'imbécile, de même que le géant et le nain, sont les extrémités d'une chaîne dont tous les anneaux se touchent ou se cherchent, et dans un cas comme dans l'autre, c'est vers le milieu de la chaîne que les majorités se donnent rendez-

(1) Voir *Physique sociale*, livre V, pages 369 et suivantes.

vous. Mais ici avec quelle toise, avec quel compas, avec quelle balance pourra-t-on opérer ? Comment saisir l'insaisissable ?

La difficulté serait résolue s'il suffisait d'interroger attentivement le corps pour savoir ce que vaut l'esprit ? Quelles que soient leurs mutuelles réactions, avouons que la science n'a pas encore réussi à découvrir dans les organes des morts et surtout des vivants la mesure de leurs capacités et de leurs mérites. Le D^r Gall, avec sa phrénologie, avait donné à ses contemporains des espérances que l'événement n'a pas justifiées ; et les recherches de ses successeurs, bien que mieux dirigées, n'ont pas été beaucoup plus fructueuses. N'est-ce pas hier que l'un d'eux, et non le moins optimiste, le D^r Cesare Lombroso, trouvait l'explication, trouvait presque l'excuse des forfaits d'un monstre de perversité dans la configuration de deux mains dépareillées dont l'une était la main droite d'un inoffensif laveur de voitures et dont l'autre était la main gauche d'un honnête gratteur de peaux de mouton ? Le facile succès d'une telle mystification est une terrible leçon de scepticisme.

Faut-il alors, renonçant à l'observation expérimentale, se rabattre sur le simple calcul des probabilités et admettre que les mentalités humaines, depuis les plus puissantes jusqu'aux plus incomplètes, doivent s'échelonner comme les combinaisons numériques qu'on obtient en jetant mille ou dix mille fois sur une table une poignée de dés ? C'est ainsi qu'ont raisonné les Francis Galton⁽¹⁾, les Otto Ammon⁽²⁾, et, sans vouloir en ce moment pénétrer dans le détail de leurs thèses et de leurs hypothèses, je puis au moins reproduire, tel quel, le schéma qui les résume (fig. 2).

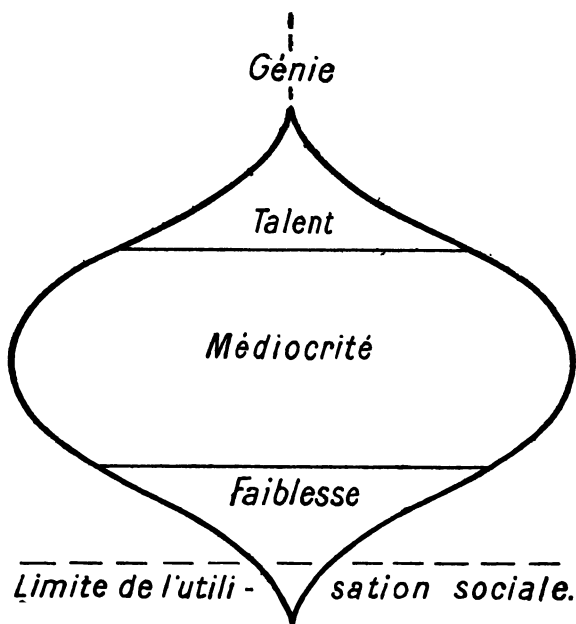


FIG. 2

Voilà une silhouette qu'on n'oublie pas quand une fois on l'a vue. Elle fait penser

(¹) Voir ses *Enquêtes sur les facultés de l'homme*.

(²) Voir son livre sur *l'Ordre social et ses bases naturelles*.

à un cerf-volant, ou à une toupie, ou — pour reprendre la comparaison de M. Otto Ammon lui-même — à un oignon de tulipe. Mais il suffit de regarder cette image de côté pour y retrouver, en double exemplaire, le fameux chapeau du gendarme. A ce compte, la loterie des intelligences ne serait pas autrement organisée que la loterie des poids ou des tailles. Et Quételet triompherait. Ce lui serait même un encouragement à étendre ses équations du domaine des esprits au domaine des consciences. Il n'y était que trop disposé.

Où sa hardiesse me semble aller jusqu'à la témérité, c'est quand, à la fin de son livre, il prétend nous convaincre que le chef-d'œuvre de la nature c'est l'homme moyen. Seul, à l'entendre, l'homme moyen est beau ! Seul l'homme moyen est sage ! Seul l'homme moyen est grand ! Le vrai grand homme, c'est l'homme moyen.

L'amour paternel a des illusions d'optique auxquelles il faut être indulgent. Cependant comment ne pas protester quand d'une moyenne un statisticien ose faire un maximum ?

Le plaidoyer qui, dans la *Physique sociale*, aboutit à l'apothéose de l'*Homo medius* est assez déconcertant. Il roule sur une double équivoque, consistant d'abord à ne plus voir dans l'idée de moyenne que l'idée d'équilibre, et ensuite à considérer le mot équilibre comme synonyme — ou peu s'en faut — du mot perfection. Le sophisme se dénonce lui-même. Reconnaissons toutefois que Quételet pouvait invoquer à l'appui de son interprétation de nombreux précédents. Les proverbes sont pour lui. L'adage français « L'excès en tout est un défaut » n'est qu'un inutile truisme ; mais en latin l'expression consacrée « *In medio stat virtus* » implique, si on la prend à la lettre, toute une débilite doctrine...

Un grand journal de New-York — il n'y a pas de cela bien longtemps — avait prié les notabilités des deux mondes de lui communiquer leur avis sur les conditions essentielles du bonheur, de la dignité et du progrès chez l'homme. Les réponses, qui furent luxueusement éditées, ne concordent guère puisque j'y vois célébrer au même titre les bienfaits d'un bon estomac et les joies d'une âme en paix avec Dieu. Mais ce qu'on loue et ce qu'on recommande surtout dans cet éclectique recueil, c'est l'équilibre des facultés ; c'est *mens sana in corpore sano* ; c'est l'assemblage, à doses discrètes, des qualités courantes et des vertus communes. Voilà bien à quoi se réduisent aujourd'hui les aspirations d'une démocratie trop égalitaire. Intellectuelle ou morale, la grandeur devient (surtout chez nous) de moins en moins populaire et le suffrage universel en témoigne par son indifférence croissante à l'égard des sommités. Démocratie, médiocratie, dit-on quelquefois. Giuseppe Guerzoni, quand il est mort, se préparait à écrire une *Storia delle idee medie* dont la conclusion eût été que ce sont les idées moyennes qui gouvernent le monde. « Peut-être, mais tant pis ! » protestait M. Achille Loria ⁽¹⁾. Ce qui est sûr, c'est que le « héros » de Carlyle et le « surhomme » de Nietzsche ont également cessé de plaire. La supériorité individuelle devient plutôt un grief qu'un titre à l'admiration et à la reconnaissance publiques.

Nous ne sommes point ici pour faire parler la psychologie, même la psychologie des foules. Notre propre terrain nous suffit. Cependant, puisque j'ai évoqué devant

(1) Voir la *Rivista di sociologia* de février 1895, page 101.

vous cette énigmatique abstraction qui a nom l'*Homo medius*, il convenait de dire à la fois ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas. L'homme moyen restera pour quiconque s'adonne à « l'étude numérique des faits sociaux » une forme de comparaison instructive, un instrument de travail commode, un bon serviteur si l'on veut : mais ne laissons pas dire que les statisticiens font de lui leur idéal.

Dans un monde, où il y a place pour la laideur comme pour la beauté, pour la folie comme pour la sagesse, pour la maladie comme pour la santé, pour le vice comme pour la vertu, l'homme moyen où tous ces éléments contraires viennent s'amalgamer et se neutraliser, ne peut être, en somme, qu'un piètre sire. L'homme moyen, nous l'avons vu, n'est pas même l'homme normal. Qu'on cherche à rapprocher de lui tout ce qui lui est inférieur, ce sera déjà une forme du progrès. Mais, par cela seul qu'au-dessous de lui s'agitent des centaines de millions d'êtres plus ou moins déshérités, il faut — la définition l'exige — que l'homme moyen ait au-dessus de lui toute une hiérarchie d'élites morales et intellectuelles. Nos modèles, c'est là que nous devons les prendre, et à cette ascension volontaire vers le mieux, vers le vrai, vers le beau, vers le grand, que la philosophie de la statistique, comme celle de toute autre science, convie les esprits et les âmes. Laissons au vulgaire son idéal bourgeois : *In medio virtus*. La devise de l'homme de cœur, c'est : *Excelsior*.

A. DE FOVILLE.